

propre de clocher à part, que rien n'est plus froid, plus vulgaire, plus dépourvu de sentiment religieux, que la plupart des plans couronnés, et particulièrement celui qui a obtenu le premier prix. C'est peut-être une mosquée ou une salle d'opéra, mais une maison de recueillement et de prière, mais un édifice sacré sur lequel a passé le souffle inspirateur qui a créé Bourges, Reims, Chartres ou Strasbourg, oh! non, jamais. On peut faire un théâtre splendide, un palais gigantesque à coups de millions, mais une véritable église, une chapelle inspirée seulement comme la petite église de Thann, en Alsace, ou de Notre-Dame de l'Épine, près de Châlon, ou de Saint-Nicolas, près de Nancy, ou de Brou près de Bourg, c'est plus difficile et nous croyons que pour cela un compas et une règle ne suffisent pas.

A qui nous voudrions décerner une couronne, à qui nous voudrions organiser un triomphe, si nous étions peuple ou souverain, Louis XIV, Léon X, Florence ou Rome, ce n'est pas à Pétrarque, il vient d'avoir justement le sien, ce n'est pas à Corinne ou au Tasse, c'est à un compatriote vivant, dernier conservateur des hautes traditions du grand siècle, dernier héritier de la plume avec laquelle les compagnons de Bossuet ont écrit les chefs-d'œuvre de notre langue. Les triants de haut style et de vastes pensées seront de notre avis après avoir lu *l'Hommage à la mémoire de Ludovic Vitet* qui vient de paraître, et dans lequel l'auteur, peut-être par distraction, peut-être parce qu'il ressemble à son modèle, s'est peint lui-même en traits frappants :

« Tous ceux qui ont entendu Vitet dans ces fêtes littéraires, dit notre magique écrivain, peuvent dire tout ce qu'ajoutaient d'éclat à ses discours la noblesse de ses traits, la gravité de son maintien, la sobre et expressive dignité de son geste, le charme d'un débit si naturel, si varié, et si harmonieux à la fois ; enfin, ce je ne sais quoi qu'on sent si bien, qu'on définit si peu, que les anciens appelaient l'action et qu'ils regardaient comme la fleur, la force et la vie de l'éloquence. »

C'est bien là en effet la vivante image du grand orateur de la cité et ces paroles seront écrites sur le marbre quand on se sera trop tard aperçu qu'on ne l'avait pas honoré comme il le méritait de son vivant.

Puissent nos neveux ne pas nous flétrir de l'avoir oublié quand le suffrage a envoyé à la tribune, pour représenter Lyon, des nullités et jusqu'à des criminels.

— Un des élus du peuple lyonnais, un de ceux que la voix populaire avait choisi, en 1848, le citoyen Doutré, s'est éteint à Paris, le lundi 3 courant. Il était né à Lyon, le 1^{er} juillet 1811, dans une famille d'artisans. Il vivait depuis longtemps dans une humble médiocrité.

— Voici des chiffres douloureux, dit un journal de notre ville, c'est le relevé des enterrements civils qui ont eu lieu pendant ce dernier mois de juillet. Premier arrondissement 1, deuxième 1, troisième 8, quatrième 2, cinquième point, sixième 5, total 17. Sur ce nombre, enfants 8, adultes 9.

— Par un arrêté ministériel du 30 juin. M. Fabisch, professeur de sculpture, a été nommé directeur de l'École des Beaux-Arts de Lyon, fonction qu'il remplissait comme doyen des professeurs, depuis le décès de M. Caruelle d'Aiigny, le 20 juillet, M. Grandval, secrétaire-général, délégué par M. le préfet du Rhône, a procédé solennellement à son installation.

— L'Académie de Lyon a tenu, le mardi 11 août, sa séance publique, sous la présidence de M. Aynard.